

JUSTES REPROCHES

A L'AUTEUR

DES NOUVELLES ECCLESIASTIQUES,

Sur la Feuille du 20 Octobre 1736. au sujet de Monsieur FOUILLOU.

PLUS je lis vos Nouvelles, Monsieur, & les sages avis que l'on vous donne de tems en tems, pour vous porter à corriger les défauts les plus essentiels qui les accompagnent, plus je suis étonné du peu de cas que vous faites des plus justes remontrances. & de vous voir marcher toujours déterminément au milieu de la louange, qui peut-être vous séduit, & de la censure, qui peut-être aussi vous irrite, vers le but & le terme que vous vous êtes proposé. Un seul objet occupe votre esprit, & a fixé votre cœur : l'Œuvre admirable, ou si vous ne voulez plus qu'on se serve de ce nom si long-tems usité, le Phenomene étonnant des convulsions. C'est là maintenant l'ame de vos pensées & de vos discours ; c'est la matière la plus ordinaire de vos réflexions ; c'est le motif des éloges & du blâme que vous dispensez en Souverain à quiconque est ami ou ennemi de l'œuvre : Et qui lira aujourd'hui avec quelque attention vos feuilles de Nouvelles, croira naturellement que vous ne les continuez presque plus que pour un si mince sujet.

Encore si vous vous contentiez de sacrifier vos veilles & vos travaux à la gloire de ce vain phantôme, on se contenteroit aussi de vous plaindre d'employer à de semblables chimères des talens dont vous pourriez faire un usage plus sensé, & plus utile pour vous & pour le Public ; mais dans quelle multitude d'injustices & d'égaremens ne vous jette pas le fol amour de cet étrange phénomène ? Je ne veux aujourd'hui vous en donner d'autres preuves, Monsieur, que celles que me fournit votre feuille du 20 Octobre dernier, dans le portrait que vous y faites de M. Fouillou. Elle seule peut suffire pour donner un échantillon de votre défaut d'exacritude dans le rapport des faits ; de votre peu de bonne foi dans l'exposition des sentimens des personnes opposées à vos vûes & à vos idées ; le dirai je ! du défaut même d'honneur & de probité, dans l'usage que vous faites de tout ce que vous jugez propre à autoriser vos sentimens particuliers, & à les inspirer à ceux qui prennent encore

la peine de vous lire. Suivez-moi un moment, Monsieur, je ménagerai votre tems, que vous pourriez bien emploier moins utilement qu'à la lecture de cet écrit. Quelques réflexions faites dans un esprit de paix & de charité sur chacun de ces points, en feront tout le précis.

Le desir sans doute de trouver dans la Sœur Rose une image de vos Convulsionnaires, appellant les Prêtres aux diverses fonctions du ministère, vous a fait imaginer qu'elle avoit influé dans la nomination de M. Fouillou au Prieuré de S. Martin de Prunieres; & vous n'avez pu, je m'assure, sans un secret contentement, montrer un des hommes les plus déclarés contre les convulsions, redevable d'un Benefice à une personne, en qui vous croiez qu'il vous convient de trouver des caractères de conformité avec vos Convulsionnaires, quoiqu'elle en fût très-différente. Le fâcheux est qu'il ne manque à cette histoire que la vérité. M. Fouillou ne connut jamais la Sœur Rose, ni ne fut connu d'elle: Et pour vous fournir sur cette affaire un memoire plus exact & plus vrai, qu'un grand nombre de ceux dont on vous accable, & dont le Public essuie le contre coup, je vais vous la rapporter comme elle s'est passée.

Après la mort de feu M. le Chancelier Boucherat, qui sans trop de réflexions avoit accumulé des Benefices sur la tête de M. l'Abbé de Harlai son petit-fils, Monsieur & Madame de Harlai qui connoissoient & aimoient la règle, l'obligerent de s'y réduire, en se réduisant lui-même à un seul Benefice; & voulurent que ceux dont il se déferoit, ne tombassent qu'en des mains capables d'en faire un usage conforme à l'esprit de l'Eglise. Comme il s'agissoit de deux qu'ils vouloient lui ôter, ils s'adresserent à feu le P. Fouquet pour le choix de deux sujets, en qui le mérite d'une part, & de l'autre le défaut de bien se rencontraissent en même tems. Personne n'étoit plus à portée de leur en indiquer que ce Perc, alors à la tête du Seminaire de S. Magloire: il leur en proposa deux; l'un fut M. l'Abbé de Tourouvre, depuis Evêque de Rhodéz; & l'autre M. Fouillou. Il leur présenta le premier comme un jeune homme de condition, sans bien, mais de mœurs très-pures & de beaucoup de piété; & le second, comme un homme qui, quoique fort jeune encore, joignoit au mérite de la piété, celui de se distinguer déjà par de grands talens, une science & une érudition peu commune; & ce fut à celui-ci que Monsieur & Madame de Harlai firent donner par M. l'Abbé de Harlai leur fils, le Prieuré de S. Martin de Prunieres. M. l'Abbé de Tourouvre eut l'autre Benefice, dont il se defaisoit encore. Ce fut à cette occasion que se fit la connoissance de M. Fouillou avec la Maison de Harlai, qui depuis est devenue une liaison intime, & qui a duré jusqu'à sa mort. Voilà, Monsieur, ce qui peut s'appeller un recit fidèle & exact, dans lequel on ne peut faire entrer la Sœur Rose, sans manquer à la vérité.

Vous vous en éloignez encore assez, Monsieur, dans l'histoire du procès que gagna M. Fouillou contre le sieur Vermale, qui s'étoit emparé de son Benefice contre toutes les règles. Il ne lui fut rendu ni par

le crédit, ni par les sollicitations de feue Madame la Marquise de Vielbourg; la justice seule régla le Jugement de M. le Cardinal de Fleury; & cette Eminence ne demanda & ne voulut qu'une instruction exacte de l'affaire pour la terminer. Ce fut sur ce point que M. Fouillou eut de grandes obligations à Madame de Vielbourg, qui voulut bien se donner la peine de faire toutes les Consultations nécessaires pour instruire son affaire: mais quand elle fut une fois bien éclaircie, ce ne fut que la bonté de sa cause qui fut sa protection auprès de M. le Cardinal de Fleury. Au reste, il n'est pas, je crois, hors de propos de vous faire remarquer ici, que ce jugement si équitable fut rendu bien des années avant toute apparence de convulsions.

Si vous avez manqué à la vérité sur les deux articles dont je viens de vous parler, on peut dire, Monsieur, que vous revenez à elle quand vous nous représentez la sensibilité de M. Fouillou pour ses amis, & combien il étoit touché de leurs fautes. Mais pourquoi rappeler d'anciennes larmes pour nous la prouver, sans ajouter que cette sensibilité a été la même en lui jusqu'aux derniers momens de sa vie? N'auriez-vous donc point vu dans ses Lettres, dont vous nous donnez des extraits, ou appris de ceux qui vous les ont fournies, qu'il se levoit chaque jour le cœur brisé de douleur, en songeant à l'éblouissement trop durable de plusieurs de ses amis, qu'il voioit s'obstiner persévérément à défendre une œuvre qui conduisoit à un fanatisme, dont il ne vouloit pas les accuser. Ce qui sur-tout lui perça le cœur les derniers jours de sa vie, & dont il ne pouvoit cesser de parler à ceux qui l'approchoient, fut le trait lancé contre le célèbre M. Duguet, dans la dernière Lettre de M. l'Evêque de Senez, au milieu des éloges si justement dûs à ce grand homme. Cette espèce d'acharnement contre sa mémoire, alla jusqu'à lui causer quelque émotion, que la piété, la religion & l'amitié calmèrent; & dès-lors il ne voulut plus entendre parler de ce qui en avoit été l'occasion & le sujet.

C'est une sorte de Roman, mêlé de contradictions, & même de calomnies, que l'histoire que vous nous faites des sentimens & de la conduite de M. Fouillou au sujet des convulsions. L'assiduité au petit cimetière que vous jugez à propos de lui prêter, s'est terminée à trois ou quatre visites. On ne sçait ce que c'est que cette admiration des convulsions commune à M. Fouillou, & à tous les Appellans: la fraïeur que vous y faites succéder, n'est mise, je crois, que pour donner du pathétique à votre description, & rendre votre tableau plus touchant, en y faisant entrer toutes les grandes passions. M. Fouillou, par caractère, n'étoit pas si susceptible d'admiration & de fraïeur, & il suffisoit pour n'en pas douter, de l'avoir connu.

Il n'y eut proprement, dites-vous, rien de fixe dans son esprit sur la matière des convulsions; & cependant vous lui donnez, avec raison, une part singulière dans la Consultation de XXX. qui sur ce point est si claire, si nette & si précise.

Feuille de
20 Odo-
bre, p. 116.

Vous ajoutez contre toute vérité & notoriété, qu'il ne vouloit rien écouter sur cet événement; & jamais personne n'en entendit parler avec plus de patience, dans le desir de s'en instruire par toute sorte de témoignages, & de se convaincre à quels excès l'imagination est capable de porter ceux qui s'en laissent dominer. On a même de lui des Recueils entiers de Lettres remplies des plus curieuses anecdotes d'un grand nombre de vos filles Convulsionnaires. D'ailleurs avez-vous oublié qu'il portala complaisance jusqu'à aller voir votre admirable Invisible, dont les merveilles le furent véritablement à ses yeux, plus clair-voians que ceux des admirateurs de cette créature. Croiez-vous donc, Monsieur, qu'un esprit aussi juste que celui de M. Fouillou, eût pu rester indécis, après avoir vû & écouté avec une attention suivie de telles folies? & en falloit-il autant pour y former des idées fixes?

ibid. Enfin pour orner son éloge, vous en faites un homme d'un caractère *vif & bouillant*, au même-tems que vous fournissez vous-même des extraits de ses Lettres qui ne respirent que douceur, que modération & charité; (A) & sur lesquels on ne sçauroit trop desirer que vous voulussiez au moins quelquefois régler votre conduite & vos Gazettes.

Quant à votre chere & bien aimée Charlotte, dont vous ne cesséz de répéter à tout propos, & hors de propos, qu'il n'a point craint d'appesantir les fers, c'est une noire calomnie dont on vous a déjà fait sentir plus d'une fois tout le faux & l'injustice. Cette Heroïne du Convulsionisme étoit dans les chaînes quand M. Fouillou a composé ses Réflexions. Depuis leur publication elles ne sont pas devenues plus pesantes; & si un jour, ce qu'on ne lui souhaite pas, elle éprouvoit un traitement plus rigoureux, comptez, Monsieur, qu'elle en seroit plus redevable aux dépositions juridiques restées au Greffe de la Cour, qu'à tout ce qu'a pu dire à son sujet notre Théologien, qui n'a pensé qu'à venger la Religion, & que votre Public *impartial* a déterminément pris le parti de condamner, quelque juste & quelque fondée que fût sa conduite & sa défense.

Le Public vraiment *impartial*, Monsieur, aura de la peine à concilier tout ce que vous nous dites de M. Fouillou, non-seulement avec les égards si légitimement dûs à un ami si respectable, mais encore avec la

(A) On ne peut penser plus différemment de vous qu'a je le fais, aussi-bien que de quelques-uns de nos amis communs, au sujet des convulsions; mais ne croiez pas que cela soit capable d'influer le moins du monde dans mes dispositions à leur égard. Je pourrai éviter d'en parler avec eux, parce que je le jugerois fort inutile, & voilà tout. Il me paroît fort ridicule de s'éloigner des gens, parce qu'ils ne pensent pas comme nous: je serois bien fâché d'y tomber. Cela

est triste d'être ainsi partagés de vûes, de sentimens, &c. c'est la condition des enfans d'Adam. Il faut seulement, lorsqu'on croit devoir entrer dans les disputes qui s'élèvent, OBSERVER LES RÈGLES QU'EXIGENT LA CHARITÉ ET L'AMITIÉ, ET NE DONNER RIEN À LA CHALEUR DE L'ESPRIT, qui ne manque pas de s'échauffer plus ou moins alors. Termes de la Lettre de M. Fouillou, rapportés par l'Auteur des Nouvelles dans la feuille du 20. Octobre.

droiture qui devoit être l'ame de vos Nouvelles, & la bonne foi qui devoit y régner. Est-ce en avoir que de l'y représenter comme un homme qui a donné d'abord dans les visions du Convulsionisme ? On sait trop à quoi s'en tenir sur ce point pour le réfuter sérieusement : mais on ne peut se dispenser de vous faire quelques observations sur la preuve que vous nous donnez de ce que vous avancez, & qui sert elle-même à le combattre. C'est la Dissertation de huit pages in-4°. qu'il s'est empressé, dites-vous, de donner, pour prouver que des miracles opérés par degrés, & accompagnés de douleurs (c'est tout ce qui se trouve dans l'intitulé de la pièce) n'en sont pas moins de vrais miracles. Mais à cela, Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous répondre. Entendez-vous par convulsions ce qu'entend notre habile Théologien ? les bornez-vous comme lui à de simples mouvemens corporels, occasionnés par la douleur que souffre un membre qui se rétablit ? Si c'est là l'idée que vous y attachez à l'exclusion de tout autre accompagnement, comme il est clair que M. Fouillou n'y en a jamais attaché d'autre, dites-le à pleine voix en votre nom, & au nom de vos ayans cause, nous conviendrons avec vous que M. Fouillou a été Convulsioniste. Nous avouerons même que les XXX. Docteurs le sont, & notre dispute sera bien-tôt finie. Mais est-ce là ce qu'ont entendu, & ce qu'entendent encore par convulsions les donneurs de Coup d'œil & de Plan ; les Ecclésiastiques de Province ; les Auteurs d'Examen, d'Exposé, de Memoire, &c ? Est-ce de bonne foi ce que vous entendez vous-même, Monsieur, & le peut-on croire, quand à la page 124. de vos Nouvelles de 1732. vous donnez cette idée du Convulsionisme : Depuis la clôture du petit Cimetière, dites vous, non-seulement les convulsions n'ont point cessé, mais elles se sont multipliées ; & depuis quelque tems elles sont devenues très-singulières par LES NOUVELLES CIRCONSTANCES QUI SE SONT JOINTES AUX MOUVEMENTS EXTRAORDINAIRES déjà connus : Découvertes de choses très-cachées, reconnaissance de personnes inconnues, prédictions qui s'accomplissent, représentations vives & sensibles des mystères de la Passion de N. S. J.-C. & des supplices de Martyrs : & de la part de personnes simples, ou très-peu instruites : discours sublimes de piété, prières touchantes, belles, variées, &c. On a aussi remarqué, ajoutez-vous, dans plusieurs Convulsionnaires des énonciations fausses, des prédictions auxquelles l'événement n'a pas répondu, des petitesse, des choses frivoles, & peut-être, vous auriez pu dire certainement, choquantes. On ne remarque rien de tel dans tous les exemples rapportés par M. Fouillou dans la Dissertation de huit pages in-4°. C'est donc en vain, & contre toute sorte de bonne foi, que vous vous en servez, Monsieur, pour faire croire au Public que M. Fouillou a pris la plume pour défendre vos ch. res convulsions.

Vous voulez par un exemple confirmer l'admiration prétendue de ce Théologien : mais quelle ressemblance trouvez-vous dans ce qu'il dit de la fille de Villers Cotteret, avec les cubures & les gambades de votre Inavissible ; les rêveries & les folles visions de votre Imbecille ; les infan-

mies de votre Thaumaturgique Duffon ; les . . . Je m'arrête : car en caractérisant trop particulièrement vos illustres Héroïnes, je ne pourrais manquer de salir l'imagination de mes Lecteurs. D'ailleurs en voilà plus qu'il n'en faut, pour prouver que votre exemple ne prouve rien ; & on ne pourroit, sans offenser la mémoire de notre judicieux Théologien, le venger par une Apologie en forme du reproche que vous lui faites d'avoir admiré une œuvre, pour laquelle il n'a jamais eu qu'un mépris constant & notoire : comme il a toujours eu une compassion sincère pour tous ceux, qui comme vous, Monsieur, en ont été les admirateurs imprudens, & les peu sensés panégyristes.

Que de traits repréhensibles, M. dans une seule de vos feuilles ! Je n'ai cependant pas encore fini. Mais je me trouve embarrassé sur le nouveau genre de reproche que j'ai à vous faire. Plus il paroît montrer un homme peu instruit des regles de l'honneur, ou qui y est peu attentif, plus je crains de le caractériser. Comment jugeroit-on dans le monde (car ici je n'ai pas besoin de la lumière de l'Evangile) de la conduite d'un homme qui abuseroit du secret de son ami ? qui se serviroit contre lui de lettres particulières, où se parlant à cœur ouvert, on dit quelquefois des choses qui peuvent intéresser des personnes étrangères, & que les Loix de la charité feroient supprimer, si l'on pouvoit prévoir qu'elles devinssent publiques, par l'imprudence ou la malignité de ceux à qui on les écrit ; qui sèmeroit par-là la zizanie & la discorde, renouvelleroit des querelles assoupies, & tendroit des pièges à la sensibilité de ses freres ? Je laisse, Monsieur, aux gens du monde, incapables de pareils procedez dans les ruptures même les plus éclatantes, à caractériser ici le vôtre . . . Mais pouvez-vous douter de leur juste censure ? Eux qui bien loin de croire se venger, en abusant de lettres qui leur auroient été écrites dans le secret, croiroient, par une telle conduite, se punir les premiers, en se deshonorant eux mêmes à la face de l'univers, & en donnant à leurs ennemis des titres non recusables pour les traiter en gens peu sensibles aux regles inviolables de l'honneur.

Mais ce qui m'afflige & me touche le plus pour vous, M. c'est que l'objet du reproche que je ne sçaurois me dispenser de vous faire ici, est en vous un crime de rechute, puisque vous nous rappelez une de vos Feuilles, que l'on m'a dit avoir excité contre vous, & avec raison, le mécontentement de la personne que vous citez. Or un crime de rechute, vous en connoissez, M. toute la gravité & l'importance, & vous seriez à plaindre si celui-ci monstroient en vous une impossible, ou difficile correction.

Il est vrai, car il faut dire ce qui est à votre décharge, que vous n'êtes pas le seul coupable de la faute que je vous reproche ; car je ne crois pas que ce soit à vous qu'ayent été écrites ces lettres, dont vous faites un si bas & si indigne usage : mais instruit, comme vous l'êtes, de la Loi & des Prophètes, pouviez-vous ignorer, que consentir au mal c'est le faire ? Que dis-je, consentir ? vous y donnez la publicité ; & au lieu

que celui qui vous a communiqué les lettres en question , n'auroit été qu'un médifant fecret , borné à un petit nombre de perfonnes, vous les divulguiez à toute la terre, & il ne tient pas à vous qu'elles ne volent aufli loin que vous defirez que vos Feuilles fe répandent. Et dès lors quelle idée donnez-vous de vous-même , M. & de la caufe que vous défendez par des voies fi lâches & fi deshonorantes, que le Roman en rougiroit.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, M. fur l'idée que vous donnez de notre illuftre ami au Public, qui heureufement pour le connoître n'atendoit pas un portrait de votre main. Il me paroît que vous n'en avez pas bien pris le caractère. La candeur, la fcience, la pieté, avoient fait en lui une heureufe alliance. Par la premiere il fe montrait à fes amis fans déguifement, fans fard, fans artifice : le cœur fur les lèvres, & la vérité dans le cœur, il ne fçavoit louer que la vertu, & comptoit pour rien tout intérêt, tout égard, toute complaifance, qui n'étoient pas compatibles avec elle.

Mais combien la fcience fut-elle rare & finguliere ! Il compofoit des ouvrages pleins de lumiere & de force, aufli facilement qu'un autre les lit : & un (a) des premiers qui fortit de fes mains, n'ayant pas encore trente ans, étonna fes Maîtres, & fit, dit-on, mourir de honte & de chagrin l'adverfaire qu'il confondit. C'eft à lui qu'on eft redevable en bonne partie de ce que l'Assemblée du Clergé de 1700. ne mit point au nombre de fes définitions de doctrine, la grace actuelle toujours présente aux juftes. Les fçavantes Observations (b) & les Reflexions folides que fit M. Fouillou fur cette importante matiere, éclairèrent les illuftres Prélats (c) chargez de l'examiner ; & le grand Boffuet, frappé des fortes raifons contenues dans le Nemoire de notre jeune Théologien, autant que du partage des Evêques examinateurs, ne voulut point qu'on mit la grace actuelle toujours présente aux juftes, au rang des articles de doctrine du Clergé de France, quoique ce fût fon opinion particuliere.

M. Fouillou vint ainfi toujours au fecours de la vérité & de la juftice quand elles furent attaquées. Outre les preuves que vous en donnez, Monfieur, vous auriez pû ajouter le *Traité du faux Schisme des Appelans : la calomnie poulée contre eux au dernier excès : les Notes ou Observations fur le Mandement de M. l'Evêque de Marseille, contre les XI. Articles*, &c. car je ne connois pas tous les Ouvrages de ce célèbre Théolo-

(a) La Défense des Théologiens, qui fait le troifième volume de l'Hiftoire du Cas de confcience.

(b) Cet Ouvrage, demeuré jufqu'à ce jour manufcrit, eft le premier fruit de la plume de M. Fouillou, qui n'avoit alors que 29 ans.

(c) M. M. le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris ; Le Tellier, Archevêque de Reims ; Boffuet, Evêque de Meaux ; Felix Vialart, Evêque de Châlons. De Lavardin, Evêque de Rennes ; De Chavigny, Evêque de Troyes. Daquin, Evêque de Secz.

logien : mais ceux que je viens de vous rappeler, auroient dû tenir la place de ceux à l'édition desquels vous dites qu'il a présidé, ce qu'on assure être très faux du livre de l'*Action de Dieu sur les Créatures*.

Comment encore ne nous avez vous pas parlé de sa prodigieuse mémoire, qui faisoit l'étonnement de tous ceux qui le connoissoient ? L'Histoire ancienne & nouvelle, sacrée & profane ; les principes les plus solides d'une exacte philosophie ; les dogmes de l'Eglise, leur enchaînement, leurs preuves, leurs conséquences, tout étoit présent à son esprit ; & souvent l'on apprenoit plus dans une de ses conversations, qu'on ne l'auroit pu faire dans la lecture de bien des livres. Cette science en lui n'avoit rien de farouche & de dur. Semblable à un riche canal, toujours prêt à se répandre pour le bien & l'utilité publique, il communiquoit avec bonté de son abondance à quiconque vouloit l'écouter ; & qui l'écoutoit, s'en retournoit presque toujours l'esprit enrichi de quelque nouvelle connoissance.

Une science si extraordinaire, si profonde, si universelle, avoit crû en lui à l'ombre de la religion & de la piété. Jamais l'étude ne dessécha son cœur, comme les exercices de piété ne firent aucun tort à l'étude. Chrétien pour lui, Ministre de Jésus-Christ pour les autres, les exercices de piété par lesquels il se sanctifioit, & l'étude des vérités de la Religion par laquelle il se mettoit en état de servir l'Eglise, firent long tems tout le partage de sa vie.

Dieu ne tarda pas à y joindre les épreuves & les souffrances. Elles sont ordinairement le sceau des élus. Il voulut que son serviteur fût marqué de ce signe salutaire. Une habitation de près de vingt années dans une Terre étrangère, que l'amour de la vérité lui avoit fait préférer à sa patrie, lui causa un asthme violent, dont il sentoît très-souvent de rudes & fatigantes atteintes. Il fut même conduit plus d'une fois aux portes de la mort par cette douloureuse & incommode maladie, qui enfin a terminé ses jours.

L'expérience presque habituelle qu'avoit M. Fouillou depuis quelques années d'une infirmité si pénible, lui en cacha tout le danger ; & pendant que ses amis étoient alarmés du péril où ils le voioient, lui seul étoit d'une sécurité parfaite, s'étant trouvé, disoit-il, plusieurs fois dans de si fâcheuses circonstances. Mais le danger devint enfin évident, & n'étonna point le malade, que sa resignation & sa confiance en Dieu rendoient aussi tranquille en parlant de sa mort prochaine, qu'il l'étoit un moment auparavant en s'entretenant du rétablissement de sa santé. Il ne s'occupa plus alors que de sa dernière fin. Il demanda les Sacramens de l'Eglise, qu'il reçut avec autant d'humilité que de foi & de religion. Sa vie & ses douleurs ayant été prolongées, il reçut encore deux fois le saint Viatique, & il se préparoit à le recevoir de nouveau le 21 Septembre, jour de son ordination au Diaconat, mais ce jour là même dès le matin Dieu termina ses maux & sa

vie

vie dans la soixante-sixième année de son âge. Ainsi, prier, étudier, souffrir, & dans les intervalles que laissent nécessairement la prière & l'étude, parler de choses utiles, capables d'éclairer l'esprit & de nourrir le cœur, est l'idée la plus juste qu'on se puisse former de la vie de ce grand homme.

Ce n'est pas tout-à-fait celle que vous nous en donnez, Monsieur, dans votre feuille. Le cœur & la piété de M. Fouillou y sont à peine montrés; ses talens mêmes y réduisent presque à être Correcteur d'épreuves, & à juger des choses par des impressions étrangères. Est-ce donc là représenter le caractère de ce célèbre Théologien? J'ai souvent oui dire qu'il y a des louanges qui blâment: n'y auroit-il point aussi, Monsieur, un silence qui loueroit infiniment mieux que les plus pompeux éloges? Au reste si celui que vous gardez aujourd'hui sur M. Fouillou ne lui fait aucun tort, vous pouvez être sûr, Monsieur, qu'il n'en fait non plus aucun à la réputation que vous ont acquise vos talens pour l'Apothéose. Il ne sert même qu'à rappeler plusieurs de vos feuilles, où l'on voit avec quel discernement & quel goût vous en faites usage.

Mais il est notoire que M. Fouillou a eu une grande part à toutes les démarches des Appellans Anti-Convulsionnistes, & singulièrement à la Consultation des XXX. Docteurs. (a) Ce Théologien plus Consultant que les Consultants mêmes, (b) ne pouvoit par conséquent mériter votre encens. Parlez-vous au contraire de ceux qui ont eu une assiduité religieuse à suivre l'œuvre, l'œuvre des convulsions, avec un respect connu pour tout ce qu'ils y croient voir de merveilleux; (c) ou de ceux qui étant Docteurs, n'ont pas signé la Consultation, (d) qu'on n'a pas même songé à leur présenter? votre cœur rend votre plume féconde: le tendre, le pathétique, le sublime, tout est employé: ce sont des hommes qui à la piété la plus tendre, au plus grand attachement à la vérité, à la candeur, à la simplicité, joignent la science, la finesse d'esprit, l'érudition, &c. (e) des hommes en un mot d'un rare mérite, & dignes d'occuper une place honorable dans vos feuilles. *Beat amicos.* (f)

Ainsi quiconque aura paru opposé aux convulsions, parce qu'il en aura plutôt jugé à la lumière des règles, & par l'expérience des siècles passés, que par impression; eût-il le mérite d'un homme aussi distingué en tout genre, & d'une piété aussi éminente & aussi éclairée que feu M. l'Abbé Duguet, il n'aura de vous pour éloge que le catalogue sec des ouvrages (g) (ce qui n'en est pourtant pas un médiocre pour cet illustre Abbé) & quelques louanges en passant qu'on ne peut refuser à certains talens trop connus pour être passés sous silence, & qu'on a soin

(a) Feuille du 10 Octobre 1736.

(b) Feuille du 1736.

(c) Feuille du 7 Mars 1735.

(d) Feuille du 5 Mai 1736.

(e) Ibid.

(f) Frontispice des Nouv. de 1736.

(g) Feuille des Nouvelles du 23 Novembre 1733.

d'accompagner de quelques correctifs peu avantageux , (a) *non parcer oculus meus.* (b)

Ne seroit il pas plus sensé , Monsieur , & plus convenable à un homme chargé d'une aussi difficile commission que la vôtre , de tâcher de remplir toute l'étendue de l'emblème de la balance que vous jugez à propos de vous appliquer , quoique vous ne nous presentiez plus gueres ce symbole naturel de l'impartialité dans un parfait équilibre , qu'au frontispice de vos Nouvelles. (c) Car il suffit aujourd'hui de combattre vos sentimens , ou vos préjugés , pour n'être plus d'aucun poids dans cette balance , dont vous reglez la justice à votre gré.

Mais ce que je trouve de plus étonnant , c'est de vous entendre perpétuellement vous prévaloir & de vous couvrir de l'autorité du Public , toujours *impartial* quand il est pour vous ; du jugement des gens de bien ; de l'approbation des personnes attachées à la vérité & à la doctrine de l'Eglise , &c. Quoi donc , M. le Public , les gens de bien , &c. tout cela se concentre dans la troupe de ceux & de celles ; car les femmes ne doivent pas être oubliées où elles ont de droit le premier rang) qui se sont malheureusement laissés éblouir & enthousiasmer des convulsions ! Et encore , quels retranchemens n'êtes vous pas obligé d'y faire par votre loi du Discernement ! Et des hommes tels que les Duguet , les Fouillou , &c. car tous ces grands personnages parlent contre vous , & contre l'œuvre , même après leur mort ; & entre les vivans , des hommes tels que les xxx. Docteurs , dont plusieurs sont distingués en tout genre de mérite , & ceux qui dans tous les ordres ont applaudi à leur jugement , ne seront pas même dignes d'être mis dans votre balance équitable , ni de faire partie du Public ? Vous n'entendez gueres , M. la signification simple & naturelle de ce mot. Trouvez bon que je finisse par vous l'apprendre.

On entend par le Public , la multitude composée de gens de tout état , de tout ordre , de tout genre , de tout pays , de toute condition , conduits & éclairés par le bon sens , & la lumière naturelle , qui portent un même jugement sur une même chose , sans se l'être communiquée , sans se voir , sans se connoître ; voilà , M. ce qu'on peut appeller le Public *impartial* , dont les jugemens sont presque toujours justes , parce qu'ils sont dépouillés de tout intérêt particulier , & qu'ils ne conviennent entre eux que par cette portion de raison qui a été départie à chacun de nous par la raison souveraine & universelle qui éclaire l'Esprit.

(a) M. Fouillou étoit d'un caractère vif & bouillant.

M. Duguet se trouvoit par un assemblage de circonstances extraordinaires dans une situation qui empêchoit qu'il ne fût instruit de ce qui se passoit sous

ses yeux , & qu'il ne fût l'être , c'est-à-dire , que cet homme si judicieux parloit sans avoir vu , & jugeoit sans connoître.

(b) Frontispice des Nouv. de 1735.

(c) Frontispice des Nouv. de 1731.

Cette idée du Public une fois supposée, comptez, M. supposez exactement les suffrages & les autoritez que vous avez pour vous ; & d'abord retranchez ceux qui sont scandalisez du peu d'équité & de charité qui regne dans vos Nouvelles ; du peu de respect qu'on y voit pour les personnes en place, du défaut d'exactitude & de bonne foi qui s'y fait sentir , des médisances & même des calomnies qu'elles renferment ; & après eux le grand nombre de ceux que vos longs extraits d'ouvrages convulsifs impatientent , & dégoutent absolument de vos Feuilles ; qui sont étonnez des imprudences perpétuelles qui y sont répandues, qui souvent causent le mal, & empêchent ou arrêtent le bien. Ceux qui y sont attaquez & s'en trouvent blessez ; ceux que vous exposez & qui s'en plaignent ; ceux... toute cette multitude de personnes retranchée, à quoi se réduit le nombre de vos approbateurs ? Qu'il est à craindre, Monsieur, que quand vous vous autorisez du Public, vous ne preniez la plus petite partie pour le tout ! Je laisse à décider à ce Public, si cette partie, toute petite qu'elle soit, est au moins la plus sage & la plus sensée.

Ce 6 Novembre 1736.